

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



***La Coupe vide* d'Adrienne Choquette ou la médiocrité d'une génération**

Adrienne Choquette, *La Coupe vide*, Les Presses Laurentiennes, Québec, 222 p.

René Dionne

Number 11, September 1978

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40365ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Dionne, R. (1978). *La Coupe vide* d'Adrienne Choquette ou la médiocrité d'une génération / Adrienne Choquette, *La Coupe vide*, Les Presses Laurentiennes, Québec, 222 p. *Lettres québécoises*, (11), 60–62.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1978

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

La Coupe vide d'Adrienne Choquette ou la médiocrité d'une génération

« Que faire ? », se demandaient, en 1830, Pierre et Charles Guérin, héros du roman de P.-J.-O. Chauveau (*Charles Guérin*, 1846-1853). C'est à peu près la même question que se posent juste un siècle plus tard, soit en 1930, les quatre jeunes hommes de *la Coupe vide* d'Adrienne Choquette, roman de 1948, qui vient d'être édité une troisième fois (Les Presses laurentiennes, Notre-Dame-des-Laurentides, Québec, 1978, 222 p.). À cent ans de distance, la question est orientée différemment, car le contexte québécois a changé et le roman qui s'y enracine a évolué.

La question

Devant les finissants de collège classique de Chauveau, quatre voies s'ouvrent : elles mènent au sacerdoce, à la médecine, au droit, au notariat. Elles sont encombrées ; bon nombre de jeunes y végètent. Mais comment se diriger vers d'autres carrières, puisque l'armée, la marine, les carrières industrielles et la fonction publique sont pratiquement fermées, tandis que les lettres et les beaux-arts ne font pas vivre en Canada ? La situation nationale est cause de cette impasse : les Anglais, vainqueurs en 1760, accaparent l'administration gouvernementale, le commerce et l'industrie. Les Canadiens français, quand il leur arrive d'accéder à ces domaines, n'y sont que des subordonnés. La réponse à la question des Guérin ne peut se situer que sur un plan national, comme le comprennent bien les étudiants de cette époque ; à la racine de leur désarroi et de leurs maux, prennent-ils conscience dans leurs discussions, se trouve le fait de n'avoir pas de pays. Ils décident donc de s'en faire un ; commence la colonisation

des terres inoccupées du Québec. Une nouvelle paroisse sera créée, prototype de beaucoup d'autres, dont celle de Rivardville d'Antoine Gérin-Lajoie (*Jean Rivard*, 1862-1864), où les Canadiens français se retrouveront maîtres d'eux-mêmes et, croient-ils alors, de leur destin national.

Les quatre finissants de philo II d'Adrienne Choquette n'ont plus de préoccupations nationales. L'on peut se demander pourquoi, puisque, en 1930, le Canada n'est même pas devenu le pays « autonome » que reconnaîtra le Statut de Westminster (1931). Serait-ce parce que le roman est publié en 1948, alors que le Canada s'ouvre de plus en plus au monde, en passe qu'il est de devenir l'une des premières puissances mondiales de second ordre (à côté des Cinq Grands) ? Peut-être, mais surtout parce que ces jeunes gens, et bien plus encore leur auteur, appartiennent à une génération d'intellectuels qui ont délaissé (apparemment) le champ du terroir pour celui de l'esprit humain : les préoccupent avant tout les problèmes de l'individu,

coeur et intelligence, conscient et subconscient.

Le roman rural n'a plus cours, pratiquement, depuis 1938, année de parution de *Trente Arpents* (*Le Survenant*, en 1945, et *Marie-Didace*, en 1947, ne sont que des résurgences poétiques d'un genre trépassé) ; à la lueur de la guerre, le roman nationaliste de Savard (*Menaud, maître-draveur*, 1937) a flambé le temps d'une allumette de cèdre et celui, séparatiste, de Rex Desmarchais (*La Chesnaie*, 1942) a été recouvert de honte ; le roman historique se survit après avoir connu son chef-d'oeuvre en 1938 (*Les Engagés du Grand Portage*, de Léo-Paul Desrosiers) ; la mode est au roman d'observation sociale, des moeurs citadines principalement (*Au pied de la Pente douce*, 1944 ; *Bonheur d'occasion*, 1945), et au roman d'analyse psychologique. À ce dernier genre, l'on est redevable au Robert Charbonneau d'*Ils posséderont la terre* (1941) et de *Fontile* (1945) d'une bonne voie d'accès : l'homme québécois, comme l'homme universel de Mauriac et de Bernanos, est un être de mystère, en qui s'affrontent le bien et le mal, forces de conscience religieuse et sources fondamentales du destin humain. Aussi n'est-il que de prospecter l'humain québécois pour atteindre l'humain universel. Tout se passe comme si, en internationalisant le Canada, la guerre et les circonstances politiques et économiques de l'après-guerre, de même que la recherche philosophique des disciples d'*Esprit* et de Maritain (*La Relève* et *la Nouvelle Relève*, entre autres), avaient amené le Québécois à se sentir davantage concerné par le drame des individus et de la personne que par celui de la nation.



L'attente

C'est pourquoi, même si la question nationale (québécoise, s'entend) ne manquait pas d'actualité en 1930, les héros d'Adrienne Choquette, qui les crée dans l'immédiat après-guerre, période où l'on prend plaisir à goûter la nouvelle paix mondiale, n'ont guère de soucis personnels. Et encore, quels soucis ? Ceux qu'apportent l'oisiveté des vacances scolaires à quatre adolescents qui ne sont mus, apparemment, par aucun idéal. Ils ont plus ou moins choisi leurs carrières : Laurier sera médecin ; François, architecte ; Olivier voudrait être journaliste, malgré son père, notaire, qui voit absolument son fils lui succéder ; André, qui étudiera le droit, n'en parle pas. Pour le moment, ils fuient consciemment le collège, qui les a conditionnés, et, inconsciemment, l'avenir, où ils appréhendent de subir leur condition familiale. Pour affirmer plus qu'ils ne savent, disons qu'ils se cherchent, mais passivement, dans une sorte de no man's land de la pensée, attendant d'un destin qu'ils sentent ne pas pouvoir maîtriser qu'il les façonne et les révèle à eux-mêmes tels qu'ils sont confusément, irrémédiablement. On le voit à leurs questions qui portent sur l'immédiat : « Où allons-nous ? » cet après-midi (p. 16) ou « Qu'est-ce qu'on fait ce soir ? » (21), et à leurs réflexions vagues, que l'on croirait extraites de leurs dissertations de collégiens : « Chaque homme a sa place : c'est la condition de l'ordre », affirme François ; « Les trois-quarts des hommes sont des clowns pour qui la vie est un numéro continu », prétend André (14) ; « Ceux qui ne prennent pas la vie au sérieux ne méritent pas de vivre », tranche Olivier (15), tandis que Laurier semble accepter sans philosopher les hommes et la vie. André est le seul qui rêve d'aventure vraie : il aurait le goût de s'embarquer sur quelque navire de passage ; cependant, lui et les autres se contentent de se moquer facilement, — c'est de leur âge, — de l'existence tranquille de leur petite ville et de ses habitants. Les héros de Chauveau, comme ceux de maints romanciers d'autrefois, pensaient presque obligatoirement au départ : ailleurs leur offrait la possibilité d'une vie meilleure ; tel n'est pas le cas des adolescents de *la Coupe vide* : ils vivent si bien, si aisément, qu'ils ne sentent même pas le besoin de bonheurs d'occasion.



Pourtant, que faire en une petite ville si l'on ne songe ? Mais l'imagination est dangereuse, surtout chez les adolescents, leur a soufflé le milieu : « Il n'est pas bon d'écouter les divagations qui ont source au creux de la chair éveillée » ; aussi n'y a-t-il qu'André qui ose, secrètement, « s'aventurer là où l'appétit de la chair se confond avec l'amour de l'esprit » (24). Il n'empêche que, en chacun, la chair s'éveillant, l'imagination s'enflamme. La jeune fille qu'ils avaient entrevue aujourd'hui, ils avaient refusé sa compagnie, puis ils avaient tenté de l'oublier dans des discussions abstraites, appréhendant le feu qui menacerait leur amitié de garçons. Femme cependant, demain elle « reparaitrait, mais sous d'autres traits ». Le drame est là, en attente ; fruit du tumulte des sens, il sera aventure intérieure et hypocrite, comme il se doit chez les gens respectables d'une petite ville québécoise et catholique.

La survenante

Un soir d'oisiveté où l'on veille sur le perron, Patricia arrive, épouse d'Eddy Foress, parrain de la mère de François. À l'annonce de sa venue, les garçons s'étaient gaussés : une Américaine . . . une Mathusalem . . . Secrètement, ils étaient curieux. Elle paraît : « une jeune femme (. . .) vêtue d'un costume très pâle et très seyant (. . .) grande, mince, avec des joues dorées, de longs yeux ni bleus ni noirs et des cheveux roux qui cernaient les tempes comme un fourré sauvage ». Elle sourit, éclate d'un joli rire. C'est le coup de foudre : « L'éclair

fulgurant des cheveux roux qui dansent, la tache pâle du tailleur qui tourne. » (36.) Pendant quelques semaines, cette femme s'insère dans le groupe, le divisant inconsciemment, presque imperceptiblement. Un soir, après la danse, Eddy annonce le départ pour le lendemain ; il a compris que la petite ville ne peut supporter plus longtemps la présence de sa femme qui s'intéresse davantage aux jeunes qu'aux notables de son âge. Patricia partie, chacun des quatre garçons conserve son image et entretient son souvenir, femme rêvée et femme de rêve.

Extérieurement, leur aventure avec Patricia n'a pas été plus marquante que celle du Survenant avec Angéline Desmarais, mais elle a été plus néfaste, parce que plus hypocrite. Dans le roman rural de Guèvremont, l'étranger a vécu au même rythme que la paroisse, et ouvertement ; tous savaient qu'Angéline aimait Venant et que lui ne la détestait pas, encore que son sentiment apparût comme de la pitié envers l'infirme. Dans le monde adolescent de *la Coupe vide*, l'atmosphère est trouble, équivoque ; les jeunes gens ne discernant pas bien leurs sentiments, ils ne les montrent pas clairement, tandis que la femme n'avoue pas les siens, manifestant seulement une préférence pour la compagnie des joveux. Ceux-ci sentent que l'apparition de Patricia a miné des coins de leur cœur et que leur amitié s'écroulerait si l'un d'eux, ou chacun, osait prendre le parti amoureux de l'Américaine. Aucun ne le fera, et pour d'autres causes ; d'abord, parce qu'elle est femme mariée, protégée donc par le regard de la petite ville ; ensuite, parce qu'elle n'est pas vraiment une femme pour eux, mais la Femme instinctivement ressentie. Il n'existe, en effet, aucune communication vraiment personnelle entre eux et elle. À Laurier seul, le plus serein et le plus adulte ou le moins rêveur, l'occasion est donnée de connaître Patricia de façon plus intime ; il ne l'aperçoit pas et l'aveu reste parole morte sur les lèvres de Patricia. André a osé davantage, mais brutalement, comme une force neuve qui n'a pas de manières ; il a été repoussé. Les deux autres, François et Olivier, n'ont que désiré un rapprochement qu'ils étaient incapables d'opérer, puisque, chez eux aussi, ce désir était instinctif et inexpérimenté.

Le jugement

En un certain sens, ces quatre adolescents sont frères d'Angéline. Comme elle avait été touchée sensiblement (sensuellement) par la « chevelure rebelle et frisée dru, d'un roux flamboyant » (« C'est pire qu'un feu de forêt », avait-elle songé en l'apercevant), eux sont touchés également par la chevelure rousse, flamme qui chatoie à leurs yeux. De même que l'apparition du Survenant a changé, l'enjolivant, la vie d'Angéline, l'arrivée de Patricia a transformé celle des finissants oisifs : « Avec elle, la vie est plus riche, plus belle, plus joyeuse », dit François, qui serait bien en peine d'expliquer ce point d'impression. Pour eux comme pour Angéline, avec l'intrusion du cœur commence la vie de rêve et le réel perd de son intérêt : le fils du maire s'efface devant le Survenant, Géraldine, amie de Laurier, devant Patricia, du moins provisoirement. Le Survenant parti, Angéline et le roman de Guèvremont vivront de son souvenir ; Patricia ramenée aux États-Unis, les quatre jeunes et *la Coupe vide* seront hantés par elle. Seul André la poursuivra désespérément à travers des femmes-sosies, qui le ruineront physiquement et moralement, mais il suffira de peu de chose aux trois autres garçons pour que, vingt ans plus tard, resurgisse en eux, obsédante pour François et Roch, célibataires, troublante pour Laurier, époux de Géraldine, l'image de celle qu'ils avaient vue, à la baignade, de blanc vêtue, « entrer dans la mousse tiède, disparaître, revenir à la surface pour, de nouveau, fondre, emporté(e) par la vague, dérivé(e) vers le large » (46).

De même que Venant était arrivé à un moment décisif de la vie des Beauchemin du Chenal-du-Moine et avait forcé, en quelque sorte, par sa seule présence la révélation de chacun, de même Patricia est apparue à un moment crucial de la vie du groupe d'amis et elle a agi à la façon d'une pierre de discernement ; chaque collégien a dû prendre la mesure de son cœur et de son rêve : celui-là était petit et celui-ci sans grandeur vraie, comme le confirme la condition des quatre, vingt ans plus tard. Patricia avait bien jugé de son heure et de son rôle, disant à Laurier, confidente : « Il y a dans la jeunesse une heure de divination mystérieusement accordée à chacun de nous, une sorte de grâce terrible par laquelle, si l'on est

attentif, on peut respirer l'odeur même de notre destin singulier. Après cela, l'homme médiocre cherche à fuir ce qui lui a été révélé. Il ne veut pas de cette mesure qu'il juge trop grande ou trop petite. N'empêche qu'il s'y dirige déjà, mais il l'ignore. Au bout du chemin, quelle stupéfaction pour lui de découvrir à ses côtés, et riant, un destin fidèlement épousé alors qu'on avait tellement cru... À soi, voyez-vous, on n'échappe jamais. » (75.)

La condamnation

Un peu comme le Jacques Langlet d'*Au-delà des visages* (roman d'André Giroux, publié la même année que *la Coupe vide*, soit en 1948), les personnages d'Adrienne Choquette sont prisonniers d'eux-mêmes et il n'est point d'actes qui puissent les libérer, fussent-ils aussi violents que l'assassinat (Jacques Langlet) ou la tentative d'assassinat (André Bernier). Le héros d'André Giroux se sauvait, comme ceux de Bernanos et de Mauriac, par l'action de la grâce divine ; pour ceux d'Adrienne Choquette, il n'est point de salut, semble-t-il : ils sont condamnés à subir l'accomplissement du destin inscrit dans leur corps et dans leur âme, ou plutôt dans leur personne, car il n'existe de dualisme dans *la Coupe vide* que par le vide qui sépare le vrai soi, chair et esprit, du « personnage composé depuis l'enfance par un milieu » (75).

Pas plus que Lorenzo Surprenant, tentation des États, n'avait pu arracher Maria Chapdelaine à son destin de femme de colon, émule de ses père et mère et promise d'Eutrope Gagnon, Patricia Foress, femme américaine, n'a sorti de leurs ornières de vie les habitants de la petite ville du Québec. Maria Chapdelaine, toutefois, en se résignant au destin de sa race, avait conscience de répondre à un appel de grandeur et d'accomplir, aussi librement qu'il se peut, son devoir familial et patriotique ; il y avait de l'héroïsme dans sa décision : elle relevait le défi du destin, avec lequel elle choisissait de se colleter. Les personnages d'Adrienne Choquette, au contraire, marchent à la vie sans espoir, coulent vers la mort sans gloire.

Le passage de Patricia a été raté : il n'a engendré qu'une obsession, et même pas, comme celui de la Marthe de Jean-Charles Harvey auprès du petit Max des

Demi-Civilisés (1934), le goût de l'art, le sens de la beauté. Pourquoi ? Peut-être parce que cette « chevelure rousse » n'avait ni la forte taille ni le poids de chair de l'Américaine de *Trente Arpents* (1938), ni l'attirance équivoque de Ly Laroudan (dans *Ils posséderont la terre*) ; peut-être aussi parce que les quatre collégiens, sorte de déracinés, étaient complètement dépourvus de la santé terrienne d'Ephrem Moisan, fils de Ringuet, ou du savoir-faire du Survenant ; peut-être également parce que ces demi-citadins, demi-ruraux de 1930, appartiennent à la génération de leur auteur, celle qui, en 1948, prend conscience de son « dérangement », pas petit, vers la ville en même temps qu'elle commence à identifier son humanité québécoise et la reconnaît noire, c'est-à-dire fille industrielle d'un destin de soumission et future Catherine des hauts fourneaux. En pareille conjoncture difficile, les dépossédés de Chauveau n'avaient pas cessé de rêver et de projeter leur destin collectif et terrestre ; leur descendance, aujourd'hui, s'appelait Jean Rivard, Maria Chapdelaine, Menaud, Didace Beauchemin, que relayeront les poètes du pays, l'Hexagone en tête de file. Tous ceux-là ont inventé leur voie, afin de rejoindre l'objet de leur désir ; jamais ils n'ont trouvé vide la coupe de leur jeunesse, comme il arrive aux médiocres : Patricia Foress, ses quatre adolescents (représentent-ils une génération, dont on a remarqué l'absence aux postes de commande ces récentes années ?) . . .

Et dire qu'en 1948 il s'est trouvé pléthore de lecteurs pour juger amoral, voire immoral, *la Coupe* d'Adrienne Choquette ! Au fond, le scandale provenait plutôt du secret révélé : un certain côté de nous-mêmes, Québécois . . .

René DIONNE

La Coupe vide, Les Presses Laurentiennes, Québec, 222 p.